

Bruges

Une histoire et bien plus

Avant propos.....	1
L'histoire.....	1
Quelques contes et légendes.....	5
L'ours du Poortersloge.....	5
Les cygnes.....	7
La procession du 15 août.....	8
Le Minnewater.....	9
La petite Anna tombée dans le puits.....	9
Le miracle de la maison-dieu.....	9
La chässe de Sainte Ursule	10
La maison hantée.....	10
La dentelle de Bruges.....	10
La maison aux six anges.....	11
Les couronnes dorées de l'hôtel de ville.....	11
Des choses utiles à savoir.....	12
Le Markt.....	12
Le Burg.....	13
Le béguinage.....	14
Les sources de la puissance.....	15
Bruges et les arts.....	15
Les maisons-dieu.....	16
Le palais Gruuthuse.....	17
Un mot pour terminer.....	17

Avant propos

Raconter le passé d'une ville peut paraître assez simple : le sujet est assez étroitement circonscrit et, en Belgique en tous cas, chacune d'elles met un point d'honneur à offrir au curieux la documentation nécessaire. A l'expérience cependant, les choses ne sont pas aussi faciles qu'il semble. Une cité comme Bruges, qui a connu des heures de gloire, de grande importance politique, économique, voire militaire, ainsi que des périodes de déclin, a été et reste soumise à de multiples influences de toutes origines et de toutes espèces. Ces courants doivent être envisagés et évoqués pour comprendre les sources de l'évolution historique de la ville. Mais il faut bien se garder de sortir de son cadre et de s'attarder inconsidérément dans des directions annexes, qui n'ont avec le sujet principal qu'un rapport de cause à effet et demeurent donc finalement secondaires. Nous nous contenterons donc, du strict point de vue historique, de fournir un cadre dans lequel des repères seront donnés qui situeront les événements marquants.

Nous nous attarderons par contre plus longuement sur des croquis d'atmosphère, des légendes, des exemples significatifs de mode de vie quotidienne, des évocations artistiques et d'ambiance, l'un ou l'autre panorama économique et social.

Il nous a semblé en effet qu'il valait mieux ressentir une ville, l'observer que de l'étudier dans un manuel.

L'histoire

Les premières traces de peuplement sont constituées par une tribu celte qui, dès avant les Romains, vénérât une source à l'endroit dit de nos jours le Dijver. Selon une version, cette eau sacrée se serait nommée Rugia en dialecte local d'où serait dérivé le nom de la ville de même que celui de la Reye, cours d'eau qui la traverse. Selon d'autres sources, ce seraient les Vikings qui auraient fondé une petite agglomération au fond du Zwin et l'auraient appelée Bryggia, c'est à dire débarcadère en vieux norvégien.

À l'époque de la conquête romaine, les habitants locaux, les Ménapiens, ont donné pas mal de fil à retordre à César. Au début de notre ère cependant, des villas romaines se sont établies sur le territoire qui nous occupe.

La christianisation de la région aurait été réalisée, avec le conditionnel de prudence, vers 650.

Selon le traité de Verdun en 843 qui partage l'empire de Charlemagne entre ses petits-fils, la Flandre faisait partie de la Francie. Le roi de cette région y envoyait un représentant pour purger les bois des voleurs, des criminels et des ours.

En 850, nous entrons de plain-pied dans l'histoire, armés de sources certaines.

Baudouin Bras-de-Fer, désigné par le roi de France Charles le Chauve pour gérer la basse Flandre, est parvenu à enlever et épouser la fille de son suzerain, Judith. Il a finalement obtenu son pardon et a été maintenu à la tête de la Flandre.

Baudouin était un esprit entreprenant. Il a construit une sérieuse forteresse, a tenu tête aux pirates, a battu monnaie et, chose importante pour l'époque, a fait de la ville un lieu de pèlerinage en y transférant les restes de saint Donatien, évêque de Reims, ce qui n'a pas manqué d'attirer les pèlerins et donc de faire marcher le commerce.

À l'époque du comte Baudouin V (1035-1067)¹, un chroniqueur note déjà que «la ville de Bruges est célèbre tant par le nombre de marchands qui y accourent que par la richesse des marchandises qu'on y trouve.» Dès cette époque en effet, il y a des monnaies brugeoises en Suède et dans l'île de Gotland.

Robert le frison fait officiellement de Bruges la capitale comtale.

Charles le Bon (1119-1127) garde une place particulière dans l'histoire de la ville par l'attachement particulier qu'il porte au peuple et aux pauvres. Victime de sombres machinations, il périt assassiné dans l'église Saint Donatien.

Thierry d'Alsace (1128-1168) est parti en croisade à quatre reprises et a ramené en 1150 la précieuse relique du Saint-Sang, encore vénérée de nos jours. Il l'avait reçue du roi de Jérusalem comme récompense pour sa bravoure au cours de la deuxième croisade.

Son fils Philippe d'Alsace (1168-1191) a donné à son comté sa plus grande expansion territoriale. Malgré les services importants qu'il a rendus au roi de France Philippe-Auguste, celui-ci entreprendra contre la Flandre une guerre d'usure qui durera deux siècles ! En 1213, alors que Jeanne de Constantinople règne sur la Flandre, le Français envoie sa flotte à Damme et ses soldeniers ravagent Bruges comme des sauterelles ! L'intervention de la marine anglaise met fin à ces exactions.

1 Les chiffres entre parenthèses indiquent les dates de règne.

Les règnes de Jeanne et de Marguerite de Constantinople au 13^{me} siècle ont été très bénéfiques pour la ville, bien que le conflit avec la France continue. La première a réorganisé les foires annuelles qui connaissent ainsi un essor remarquable et constituent dès lors une des bases les plus importantes de la prospérité de la ville.

L'activité commerciale devient en effet florissante dès le 14^{me} siècle. «Grâce à sa situation exceptionnelle, Bruges devint le grand entrepôt de commerce européen. Les marchés se traitaient dans la ville même ; les marchandises étaient débarquées, échangées, embarquées comme fret de retour, dans les avant-ports de Damme, de l'Écluse et d'autres ports plus petits.»² Les échanges se produisent avec les Italiens, les Espagnols, les Portugais, les Russes, les Allemands. Bruges est affiliée à la Hanse Teutonique, ce qui lui ouvre l'accès à des routes et comptoirs commerciaux un peu partout en Europe. La prospérité continuera à être très réelle et atteindra un sommet entre le milieu du 14^{me} et la première partie du 15^{me} siècle. Elle s'accompagnera d'une intense activité culturelle dans tous les domaines.

2 Van Kalken - Histoire de la Belgique.

En même temps que le commerce, les métiers prospèrent et, ainsi que les négociants, s'organisent en corporations auxquelles le comte accorde des privilèges. Tout cela ne va bien entendu pas sans conflits multiples qui opposent le comte aux métiers, et même au sein de ceux-ci les patriciens au menu peuple. De nombreuses luttes armées en découlent, avec des renversements d'alliances !

«Vivre sur pied de guerre était une situation quasi permanente, car il y avait un enchevêtrement quasi inextricable de causes de lutte. Il y avait les disputes de famille, les ambitions locales et les querelles entre les bourgeois et le peuple, entre les gildes et les métiers et à l'intérieur des corporations mêmes. Il y avait les rivalités entre les collaborateurs du roi de France et ceux du comte de Flandre. Il y avait la concurrence entre Bruges et Gand, entre Bruges et Ypres, entre Bruges et le Franc, entre Bruges et les petites villes de Flandre... Il y avait enfin les grandes luttes contre le roi de France avec le comte de Flandre...ou contre le comte de Flandre avec le roi de France !»³

Mais revenons-en à un peu de chronologie.

C'est entre 1297 et 1299 que la ville a eu ses remparts dont des éléments sont encore visibles de nos jours.

En 1296 éclate la guerre anglo-française. Le comté de Flandre en général et Bruges en particulier sont mal pris en l'occurrence. Le comte est vassal du roi de France d'une part, mais de l'autre, ses intérêts économiques le poussent à ménager l'Angleterre qui lui fournit la laine indispensable à son industrie du drap. Le résultat en est que la Flandre est envahie par les Français, que le roi d'Angleterre finit par abandonner la partie et que le comte Guy de Dampierre est emmené prisonnier à Paris !

«Le combat séculaire entre Capétiens et comtes de Flandre semblait terminé : la Flandre était vaincue et incorporée au domaine royal !»⁴

Un gouverneur tyrannique est envoyé par Paris : Jacques de Châtillon.

Les Flamands, et en particulier les Brugeois supportent fort mal cette situation. Deux hommes énergiques de notre ville vont organiser la résistance : Pieter De Coninck, doyen des tisserands et Jan Bryedel, doyen des bouchers. Des nobles se joignent à eux dont Jean de Namur, qui est un des fils de Guy de Dampierre, le captif du roi. La ville est partagée entre les Leliarts, gens du lys symbole de la France, et les Klauwaerts, gens de la griffe, fidèles au lion de Flandre. Dans la nuit du 17 au 18 mai 1302, le soulèvement éclate. Tout individu qui ne sait pas dire convenablement «Schild en vriend» (bouclier et ami) est tué. C'est ce qu'on a appelé les Mâtines brugeoises. Le gouverneur parvient à s'enfuir sous un déguisement.

Furieux, le roi de France envoie en Flandre une grande armée d'environ 40.000 hommes dont de nombreux chevaliers en armure, et commandée par Robert d'Artois. En face, les Flamands sont 20.000, dont de très nombreux Brugeois, sous les ordres d'un habile homme : Jean de Renesse. Il range ses troupes derrière une rivière marécageuse. L'armée française commence le combat en faisant donner ses arbalétriers génois. La noblesse française, impatiente d'en découdre, charge sans tenir compte de son infanterie qui crie à la trahison. Elle s'embourbe dans le terrain défavorable, se heurte aux lignes flamandes hérissées de goedendags qui sont de longues piques à bout ferré et se fait massacrer aux cris de Vlaanderen en de Leeuw ! Le soir, l'armée de Philippe le Bel a cessé d'exister. Cinq cents éperons d'or sont ramassés sur le champ de bataille et exposés dans la cathédrale de Courtrai. Ils disparaîtront en fin du 18^{me} siècle, à l'arrivée des sans-culottes de la révolution. Le monument qui s'élève au centre du Markt à Bruges et qui représente les deux héros du début du conflit a été inauguré le 11 juillet 1887 au milieu d'un enthousiasme indescriptible.

4 Van Kalken - op cit

Le comte Louis de Maele, qui décède en 1384, n'a qu'une fille, Marguerite. Elle est la dernière descendante de Baudouin Bras de Fer. Elle épouse le duc de Bourgogne Philippe le Hardi. Les Bourguignons vont régner sur les Pays-Bas, et donc sur Bruges jusqu'en 1477. Ils ont établi leur résidence préférée à Bruges, au Prinsenhof pour préciser. De nombreux artistes de grande valeur, et d'origines fort variées, sont venus s'établir autour de cette cour opulente et ont fait de la ville le centre artistique des Pays-Bas.

Si sous les règnes de Philippe le Hardi et de Jean Sans Peur, les relations de Bruges avec le souverain ne se sont pas passées trop mal, avec Philippe le Bon, les choses se sont gâtées en 1437. Reprenant une idée de Louis de Maele, le duc voulait faire des nonante villages et hameaux du Franc de Bruges (Brugsche Vrije), un Membre de Flandre de plein droit. Les extrémistes brugeois ne l'ont pas entendu de cette oreille. Entré dans la ville, Philippe a été molesté. La répression n'a pas tardé, d'autant que le reste du comté ne suit pas et juge au contraire les Brugeois sévèrement. La famine et la peste ont raison d'eux en 1438. Plusieurs de leurs chefs sont décapités ou proscrits.

«La ville dut payer une amende et perdit ses droits de suzeraineté sur le Franc et sur l'Écluse. Il fut en outre stipulé qu'à sa prochaine visite, le duc serait accueilli par les autorités communales, les doyens et jurés, à genoux, nu-tête et criant merci !»⁵

Les Brugeois n'aiment pas Charles le Téméraire qui est autoritaire et dont la politique centralisatrice déplaît au caractère indépendant des bourgeois. En outre, les charges financières deviennent fort lourdes.

Sa fille, Maire de Bourgogne a également eu maille à partir avec Bruges. Elle a pu se faire reconnaître comtesse de Flandre, ce qui était fort important et assurait sa légitimité dans les circonstances dramatiques de la mort de son père, mais elle a été obligée, en contrepartie, de concéder tous les anciens privilèges et d'en accorder de nouveaux.

La démocratie urbaine s'était toutefois rangée derrière sa souveraine pour faire obstacle à l'invasion française et en 1478, les communiers, dont de nombreux brugeois, ont battu les Français à Guinegate, nous préservant ainsi d'une fâcheuse nouvelle annexion.

En 1488 se place la célèbre affaire du Craenenburg. Les Brugeois, ulcérés par les lourds impôts ainsi que par le déclin de leur ville qui ouvre de sombres perspectives sur l'avenir, capturent Maximilien d'Autriche, veuf de Marie de Bourgogne, le séquestrent durant plusieurs jours et exécutent sous ses yeux plusieurs de ses conseillers dont Pieter Langhals.

Le quinzième siècle a été particulièrement riche sur le plan culturel, et ce en grande partie grâce à l'action bénéfique des ducs de Bourgogne. Il marque toutefois le début du déclin économique de Bruges, dont l'activité industrielle et commerciale stagne, puis entre en régression. On a longtemps attribué ce fait à l'ensablement du Zwin. Il est vrai que ce phénomène purement naturel a fort gêné la circulation des marchandises par voie de mer et ce malgré les tentatives, qui se sont révélées vaines de creusement de canaux. Il faut cependant noter que les vues étroites et passéistes des dirigeants de la ville sont aussi largement en cause. La structure sociale des entités productrices est sclérosée dans des règles désuètes qui n'ont pas évolué depuis belle lurette. Un protectionnisme rigide qui rend la vie dure aux entrepreneurs étrangers entrave les échanges commerciaux, des taxes communales grèvent les prix, les lignages étouffent tout progrès dans un dirigisme stérile. La conséquence en est que les grands comptoirs commerciaux étrangers ferment les uns après les autres.

Remarquons toutefois que Bruges n'est pas dans la misère. Le drap de laine s'y produit toujours et s'y vend bien malgré la concurrence des Anglais qui ont enfin appris à tisser les toisons de leurs moutons ! La dentelle occupe de nombreuses ouvrières. Détail piquant, c'est encore un Brugeois, Louis Van Berken, qui, en fin du 15^{me} siècle, perfectionne fortement la taille du diamant qui deviendra une spécialité anversoise !

5 Van Kalken * op cit - notons qu'en français médiéval, merci veut dire pitié !

À côté de cela, la ville d'Anvers a compris que, sa voie d'eau étant libre de toute entrave, elle avait intérêt à pratiquer une politique libérale, dans tous les secteurs de l'économie. Automatiquement, le centre de gravité s'est déplacé. Les troubles religieux de la fin du 16^{me} siècle ont achevé l'œuvre de sape de la grandeur de notre ville. On peut dire que dès lors, l'histoire de Bruges va se confondre de plus en plus avec celle des Pays-Bas, c'est-à-dire les XVII provinces, puis de la partie méridionale de celles-ci.

Sous Charles-Quint se dessine l'arrivée du protestantisme, qui à ses débuts, malgré les interdits et la répression ordonnés par l'empereur, ne cause pas encore de troubles majeurs. La sanglante guerre religieuse qui a sévi sur notre territoire durant le règne de Philippe II a été une source de grandes souffrances pour tout le pays. À cette occasion, Bruges a subi une sévère occupation par les calvinistes de 1578 à 1584.

Les hérétiques opérèrent beaucoup de destructions et opprimèrent la majorité restée catholique. Durant cette période, Perez de Malvenda, un seigneur espagnol établi dans la ville et qui en a même été bourgmestre un certain temps, a caché la relique du Saint-Sang dans sa maison qui est encore visible de nos jours, magnifiquement restaurée, près du pont Saint Népomucène. Il va de soi que durant toutes ces guerres de religion, l'indigence et la misère étaient monnaie courante à Bruges comme dans l'ensemble de nos régions.

Au 17^{me} siècle, la prospérité revient quelque peu. L'ouverture des canaux de Bruges à Gand et de Bruges à Ostende fait renaître un très actif commerce local. La mise en service de ces importantes voies navigables est la conséquence de l'extinction, sous l'égide d'un pouvoir central efficient, des stériles rivalités entre les villes de Flandre.

Durant ce même siècle, un grand nombre de Godshuizen sont fondées. C'est également d'alors que datent la plupart des façades avec pignons à gradins, qui ont d'ailleurs été copiées ultérieurement. De nombreux couvents, initialement situés dans les campagnes, et qui avaient été ravagés par les protestants, s'installent en ville pour des raisons de sécurité.

Avec l'annexion de nos provinces à la république française puis à l'empire, Bruges devient le chef lieu du département de la Lys. Ce régime, malgré ses multiples inconvénients, a ouvert le marché de la France et de l'Europe centrale, ce qui a profité entre autres à notre ville par de fructueux échanges commerciaux.

En 1907, est inauguré le port de Zeebrugge, relié à Bruges par un canal maritime de 10 kilomètres, et qui, avec le tourisme, est la source principale de l'actuelle prospérité de la cité. Il est maintenant temps de tordre le cou à une légende coriace que nous devons à Georges Rodenbach, qui était d'ailleurs natif de Roulers. Nous reconnaissons bien volontiers qu'avec son roman «Bruges la morte», il n'avait pas l'intention de coller sur notre ville cette fâcheuse étiquette. Il voulait sans doute donner à sa dramatique intrigue le cadre sinistre qu'il jugeait approprié. Le succès du livre aidant, c'est pourtant exactement ce qui s'est passé.

Or, la ville a connu, comme tant d'autres, des périodes brillantes et des moments de creux : c'est l'évidence. Mais la qualifier de morte à une quelconque période de son histoire est un parfait non-sens. L'activité et la richesse y ont varié selon les époques, et c'est tout. Il n'en reste pas moins que pas mal d'étrangers, Français surtout, viennent à Bruges avec ce pernicieux titre en tête.

Notons que nos édiles ont toujours refusé de laisser élever une statue à Rodenbach : c'est fort bien ainsi.

Quelques contes et légendes

L'ours du Poortersloge

La légende proprement dite.

Liederic, un comte influent, avait deux fils, très différents de tempérament. Autokar, le plus âgé, avait un caractère doux. Il était destiné à succéder à son père et à continuer la politique pacifique. Le fils cadet, Baudouin, était un guerrier et rêvait d'aventures bien que son père le lui défende. Mais Autokar décéda jeune. Baudouin, le cadet, devint donc le successeur du vieux comte lorsque celui-ci ferma les yeux. Peu après, Baudouin partit pour Paris afin de présenter l'hommage traditionnel à son suzerain. À cette occasion, il fit la connaissance de Judith, la fille du roi. Il en devint aussitôt éperdument amoureux et fut d'ailleurs payé en retour. Judith, en tant que pion utilisable sur l'échiquier politique, avait été soigneusement tenue à l'écart.

Baudouin réussit à l'enlever et s'enfuit avec sa suite vers la Flandre. L'itinéraire passait par des bois très denses et des marais traîtres. Ils s'approchaient de Bruges lorsqu'ils distinguèrent entre les buissons la sinistre silhouette de la terreur de la région. Un énorme ours venait à la rencontre du groupe en grognant. Quelques membres de la noble suite, qui connaissaient bien l'animal, s'enfuirent peureusement. Baudouin, pas impressionné du tout, saisit ses armes et courut vers la bête. Aucun des quelques gens d'armes qui étaient revenus sur leurs pas, n'osait venir plus près. Soudain, l'ours se dressa sur ses pattes de derrière en s'adossant à un arbre. Baudouin Bras de Fer, ainsi nommé pour sa grande habileté à manier les armes, s'élança et perça la bête sauvage de sa lance. Le coup était si violent que l'arme est restée fichée dans l'arbre. Le corps de l'animal a été emmené comme trophée.

Après le retour à Bruges, le récit de la conduite héroïque du nouveau seigneur s'est propagé comme une traînée de poudre. Le souvenir de ce haut fait est d'ailleurs resté vivant dans le nom du village de Beernhem (Berenheim). Baudouin et Judith ont été reçus en grande pompe dans les murs du Burg de Bruges. A l'occasion d'un grand tournoi, la société de l'Ours a été dignement et officiellement installée. La ville a offert à Baudouin Bras de fer une statue de l'ours debout. Depuis lors, l'ours est un symbole bien connu et tient les armoiries de la ville ainsi que nous pouvons encore le voir à présent.

Voilà pour la légende. Voyons un peu maintenant ce qu'il faut en penser sur le plan historique. Frans Van Kalken rapporte ce qui suit dans son histoire de la Belgique.

On a longtemps cru que le premier comte de Flandre, l'énergique adversaire des Normands, Baudouin Bras de Fer (Balduinus Ferreus + 879) avait profité des circonstances pour se tailler un magnifique domaine entre la mer du Nord et l'Escaut

En réalité, Baudouin I^{er} ne fut qu'un haut fonctionnaire royal, d'allures indépendantes. Il administrait un pays assez peuplé, s'étendant sur une série de petits pagi, dont celui de Flandre proprement dit, le long de la côte, de l'Yser au Zwin. Baudouin II le Chauve (R 879-918) parvint à rendre son pouvoir autonome. Il devait en partie son prestige au fait que son père, Baudouin Bras de fer, avait enlevé, puis épousé (863) Judith, fille de Charles le Chauve.

Voyons à présent ce que pense de cela Patricia Carson, historienne de la Flandre.

Était-ce pure coïncidence si Baudouin Bras-de-Fer se rendit dans la ville de Senlis vers 862 ? Ou avait-il, en quelque autre occasion, aperçu Judith, fille du roi de France, Charles le Chauve ? Âgée de vingt ans à peine, elle était déjà veuve deux fois. Après avoir épousé successivement deux rois saxons, elle avait regagné la cour de son père et était virtuellement prisonnière, sous la garde de l'évêque de Senlis, jusqu'au moment où son père aurait besoin de sa main pour sceller l'une ou l'autre alliance. Pourtant, tous ces projets furent déjoués par Baudouin, aventurier carolingien, peut-être aidé par Louis, frère de Judith. Celui-ci se trouvait à Senlis à l'époque. Peut-être aida-t-il sa sœur à se déguiser afin de fuir Senlis et se réfugier à la cour de son cousin Lothaire, au pays rhénan. C'est là que Baudouin et Judith se marièrent et furent protégés de la fureur de Charles le Chauve, qui fit excommunier le couple par les évêques et requit leur extradition, sous prétexte que son cousin avait signé avec lui un accord d'échange de criminels. Baudouin, en revanche, menaça de se joindre aux corsaires Vikings qui, à l'époque attaquaient non seulement l'Angleterre, mais les côtes nord-ouest de l'Europe. Tout d'abord, il se rendit à Rome avec sa jeune femme, afin de plaider leur cause auprès du pape, Nicolas I^{er}. Pour le pape, le grand danger était l'alliance de Baudouin avec les Nordiques. Après tout, Judith n'avait pas été enlevée, elle s'était enfuie. Le pape préféra donc reconnaître leur union et encourager Bras-de-Fer à regagner le nord afin de combattre les Vikings. Ainsi Charles le Chauve échoua-t-il ; il ne pouvait enfreindre les ordres du Saint Père et les évêques retirèrent leur excommunication.

Le couple, marié officiellement à Auxerre avec le consentement royal, repartit vers le nord pour gouverner, comme fonctionnaires plutôt que comme souverains, ces domaines éloignés du roi de France et les protéger des Nordiques. Ce fut le début de la Flandre.

Il existe chez les Brugeois une dualité envers d'une part le lion, symbole officiel de la ville, et l'ours, symbole populaire. Avant le 12^{me} siècle, alors que l'ours était encore présent dans nos régions, cet animal était considéré, dans la partie germanique du pays, comme le roi des animaux, alors que le lion tenait cette place dans la partie romane.

L'ours de la Poortersloge s'y trouve depuis 1771. Il possède de nombreux costumes dont un de Memlinck. Sa popularité est aussi grande que celle du «Manneken Pis» à Bruxelles.

Les cygnes

A la mort de Charles le Téméraire, Marie de Bourgogne, sa fille, avait hérité d'une situation politique et militaire tragique. Peu ou plus d'armée, l'agitation générale dans le pays, l'ennemi français. La jeune duchesse - elle avait tout juste vingt ans - épousa le fils de l'empereur, Maximilien d'Autriche en 1477, ce qui lui valut l'appui d'une puissante dynastie et un mari énergique et bon soldat. Elle ne faisait ainsi que concrétiser les intentions que son père avait tenté de réaliser dans le passé. C'était bien nécessaire car les villes, profitant de la faiblesse du pouvoir, réclamaient la restitution de leurs anciens privilèges, faisant ainsi preuve d'un esprit fortement rétrograde : c'était vouloir effacer toute l'histoire du 15^{me} siècle. Marie mourut d'un accident de cheval en 1482. Maximilien lui succéda comme mambour, c'est-à-dire régent, en attendant la majorité de son fils, Philippe le Beau. Voilà pour le cadre historique.

La légende déclare que Marie, princesse adorée de son peuple, a eu pour successeur un affreux tyran, son mari Maximilien, qui voulait annuler les glorieux privilèges des villes. Une révolte des Brugeois ne tarda pas. On enferma Maximilien dans la maison Craenenburg, sur le Markt. De là, il dut assister à l'exécution de son conseiller Pieter Langhals, rendu responsable. Quelques années plus tard, Maximilien, pour se venger, condamna Bruges à garder éternellement des cygnes, en expiation du meurtre de Langhals (long cou en flamand).

Prétendre que Marie était adorée de son peuple est contraire à la vérité. C'est ignorer les innombrables avanies que les grandes villes flamandes telles que Gand, Bruges et Louvain, mais pas seulement elles, ont fait subir à la jeune princesse afin de rétablir un système politique et économique complètement dépassé. Un siècle de règne des ducs de Bourgogne avait organisé les Pays-Bas en un État relativement centralisé et les courants commerciaux et politiques modernes excluaient de redonner de l'importance à de petites unités telles que les villes.

Quant à Maximilien, il a fait de son mieux pour, comme on dit, sauver les meubles ! Menacé gravement sur sa frontière sud par le roi de France Louis XI, Maximilien avait dû prendre des mesures drastiques pour y faire face. Devant l'invasion du pays par les troupes françaises, les Pays-Bas ont fait front sous leur jeune prince et battu les Français à Guinegate en 1479. C'est après que cela s'est gâté !

En 1487, Pieter Langhals, représentant de Maximilien à Bruges et un de ses bons amis, habitait à l'emplacement de l'actuel numéro 21 de la Oudenburgstraat. Nous sommes en pleine période de troubles. Le jeune prince, voulant se rendre compte de la situation, se rend à Bruges, dont les bourgeois le font prisonnier et l'enferment dans la maison Craenburg. Cependant, pour adoucir sa détention, ils lui envoient le peintre Gérard David pour décorer la pièce dans laquelle ils le retiennent !

Il est certain qu'il a dû assister à l'exécution publique de son ami, et cela a dû le choquer profondément. La tête de Langhals a été alors exposée à la porte de Gand ! Affirmer qu'à titre de représailles Maximilien aurait condamné les Brugeois à élever des cygnes à perpétuité est fort probablement aventuré, mais le nom même de la malheureuse victime de cet épisode s'y prête.

Il faut encore ajouter que la maison Craenenburg telle que nous la voyons de nos jours, n'est plus celle du 15^{me} siècle qui était gothique. Elle a été complètement remaniée en néogothique en 1822 et restaurée dans le même style en 1955. Pour bien percevoir la différence entre le néogothique et le gothique, il n'est que de comparer la maison Craenenburg avec sa voisine de l'autre côté de la ruelle qui les sépare et qui a été récemment restaurée à l'ancienne. Les lignes pures et dépouillées du gothique de la construction de gauche contrastent fortement avec la surcharge du bâtiment de droite.

La procession du 15 août

Deux lieux de culte de Bruges sont liés par une fort vieille tradition : la chapelle Onze-Lieve-Vrouw-van-Blindekens et l'église de la Potterie.

On se rappelle qu'en 1302, à la bataille de Courtrai, l'armée flamande avait solidement étripé la chevalerie française. Dire qu'à Paris le roi n'était pas content est un euphémisme ! Les hostilités ont donc continué. Les deux armées se sont rencontrées le 18 août 1304 au village de Mons-en-Pévèle, près de Lille. 15.000 hommes de chaque côté, mais 3000 chevaliers chez les Français, et seulement 500 côté flamand.

Philippe de Chiéti, qui commandait l'armée flamande, a promis d'offrir chaque année, le 15 août, un cierge de 36 livres à Notre-Dame pour son salut. Une autre version, qui est la plus généralement admise de nos jours, dit que ce sont les femmes de Bruges qui auraient fait ce vœu pour demander la protection de leurs époux et de leurs fils, partis au combat.

Toujours est-il que la bataille a eu lieu et qu'elle a été fort disputée. Le roi de France a failli être capturé mais finalement, les Flamands ont eu le dessous. Sans grande conséquence toutefois.

Depuis lors, il semble bien que chaque année, la procession se déroule pour offrir le fameux cierge. En 2004, elle a eu lieu pour la 699^{me} fois. Le cortège part de la chapelle, suit un itinéraire immuable et arrive à l'église où une messe est célébrée bien entendu. Ce cortège comporte 170 figurants en tenue moyenâgeuse, une confrérie en toge bleue. Le cierge est porté par 12 vierges.

La chapelle Onze-Lieve-Vrouw-van-Blindekens est baroque. L'autel et le portique Saint Roch qui mène à la sacristie sont en pur baroque flamand. Au plafond, un magnifique ex voto. Il s'agit d'une frégate du 18^{me} siècle, la Saint Michel. Elle succède en réalité à un modèle plus ancien qui avait été offert en remerciement pour l'action de la Vierge qui, selon la légende, serait intervenue au cours de la famine de 1588 pour faire entrer au port un bateau chargé de grain. Juste derrière la chapelle se trouve un tout petit enclos de Godshuizen vraiment très mignon ! Le tout mérite assurément une visite.

Le Minnewater

Tout proche du Béguinage est le Minnewater, improprement appelé en français : lac d'Amour ! D'abord, ce n'est pas un lac ; ensuite, il n'a historiquement rien à voir avec l'amour. C'est un bassin, résultant de l'élargissement de la Reye. Il servait de port de commerce jusqu'au creusement du canal intérieur dénommé Coupure en 1751.

Il fait néanmoins l'objet d'une attendrissante légende.

Avant l'arrivée des Romains, quand Bruges n'était encore qu'une petite colonie entourée de bois et de marais, un vieux marin s'y installe avec sa fille unique, Minna. En bon père, il songe à la marier et choisit pour cela Horneck, un jeune voisin. Mais Minna s'était éprise de Stromberg, guerrier d'une tribu voisine, et n'osait pas le dire à son papa.

À l'arrivée des légions de César, Stromberg est parti comme tous les guerriers pour combattre l'ennemi. Le temps passant, le père décide que le mariage de Minna avec Horneck aurait lieu au troisième lever du soleil. Désespérée, Minna s'enfuit dans la forêt la veille du jour fatidique.

Quand Stromberg est rentré avec les troupes victorieuses - rappelons-nous que les Ménapiens ont longtemps résisté à l'envahisseur - il est tout de suite parti à la recherche de son aimée. Il l'a retrouvée, mourante de froid et de faim au bord d'un ruisseau.

Stromberg pour immortaliser l'endroit où Minna était morte, a endigué la rivière, construit une cabane et enterré son amante dans le lit desséché. Puis, il a rompu la digue. Ce plan d'eau dans lequel reposait Minna est ainsi devenu le Minna-Water, puis Minnewater.

La petite Anna tombée dans le puits

Par un soir d'hiver, une petite orpheline qui habitait la Carmerstraat puisait de l'eau pour une voisine malade lorsque deux malandrins se sont rués sur elle, l'ont dépouillée du peu qu'elle avait et l'ont jetée dans le puits.

L'affaire a fait grand bruit. La mère adoptive de la petite Anna s'est traînée à genoux jusqu'à l'église de la Poterie et a prié la statue miraculeuse de la Vierge de lui rendre la petite fille.

Quand elle est revenue près du puits, elle a entendu les gens qui criaient au miracle.

Anna était sauvée !

Chose incroyable, alors que partout ailleurs la glace avait fondu, elle était restée épaisse dans le puits et avait porté Anna jusqu'à ce qu'elle reprenne conscience et qu'on la sorte de sa situation précaire, précisément au moment où la vieille dame priait la Vierge.

Au coin de la Carmerstraat, se trouve encore de nos jours une curieuse chapelle murale d'art populaire commémorant les faits et qui date de 1760. La population locale, en l'espèce le cercle culturel Sint-Anna, veille à son entretien.

Le miracle de la maison-dieu

Un fabricant de cierges vivait fort pauvrement. Sa vieille mère essayait, mais sans beaucoup de succès, de vendre les produits de son industrie. Finalement, elle s'est résolue à se retirer dans une maison-dieu pour ne plus être à charge de son fils.

Le temps y était principalement consacré à faire de la dentelle et à vénérer la Vierge dans la petite chapelle de l'enclos. Chaque année, à Noël, on habillait la statue d'un précieux manteau de dentelle qui était ensuite soigneusement remis de côté. À la Noël suivante, la Vierge est apparue dans une autre cape que l'habituelle, et qui était remarquablement plus somptueuse encore. L'assistance a crié au miracle et les Brugeois se sont précipités à la chapelle pour l'admirer. Chaque visiteur voulait emporter un souvenir ou faire brûler un cierge. La mère du cirier suggéra alors que son fils pourrait livrer les cierges et même couler des statuettes de la Vierge. Ainsi fut tait, et le cirier devint prospère.

S'agissait-il vraiment d'un miracle ? C'était la mère bien entendu qui avait fabriqué la cape et l'avait disposée secrètement sur l'image de Marie à la place de l'autre. Mais comme au départ, elle n'était pas vraiment une très bonne dentellière, on peut tout de même penser qu'en cette circonstance, c'était une main divine qui avait manié ses fuseaux.

La chasse de Sainte Ursule

Il existe, à propos de la vie de Hans Memlinck une légende dont le fondement est exactement contredit par ce que l'on sait de certain de la vie de l'illustre peintre brugeois.

Selon le récit fabuleux, lorsque Charles le Téméraire à été battu en 1477 sous Nancy, où il est mort d'ailleurs, un mercenaire allemand de son armée en déroute, blessé gravement et à bout de forces est venu demander asile à l'hôpital Saint Jean à Bruges. Les religieuses l'ont accueilli bien entendu, et grâce à leurs soins, il s'est rétabli. Or durant sa convalescence, il a demandé des pinceaux et de la peinture. Il a ainsi peint une chasse sur laquelle il a relaté l'histoire de Sainte Ursule. Quand il a quitté l'hôpital, complètement rétabli, il a offert son œuvre à titre de remerciement.

La vérité historique est toute autre.

Memlinck est né à Seligenstadt en Allemagne vers 1433. À Bruxelles, il a subi l'influence de Rogier de la Pasture. En 1463 déjà, il est inscrit comme bourgeois dans les registres de Bruges. Il en a acheté la citoyenneté, condition indispensable pour pouvoir y exercer un métier. C'est dans cette ville que s'est déroulée toute sa carrière et qu'il est mort en 1494. Il n'a donc jamais été soldat. D'ailleurs, Nancy - Bruges, pour un blessé grave, à cette époque...

La maison hantée

La maison appelée «Den nood Gods», dans la Spanjaardstraat est réputée hantée. Au 15^{me} siècle, elle abritait un couvent de religieuses. On raconte qu'un souterrain la reliait au couvent proche des Augustins, mais on ne l'utilisait jamais.

Or un beau jour, un moine est tombé amoureux d'une jeune religieuse du couvent voisin. Prières et pénitences pour résister à la tentation, rien n'y a fait. Il a fini par découvrir la galerie souterraine et un soir, il s'est aventuré à la recherche de son élue. La jeune religieuse, qui connaissait la passion dont elle était l'objet, s'était retirée en prières dans la chapelle du couvent. À la messe du lendemain, on a constaté qu'elle avait disparu et on ne l'a jamais retrouvée. Depuis lors, tard dans la soirée, on voit apparaître soit un fantôme tout blanc, soit un moine, mais ils ne se rencontrent jamais et de toutes manières ils disparaissent à minuit. En 1877, un certain Eglinton, réputé «voyant», a été invité par les habitants de la maison à mener une enquête au sujet de ces spectres. Il a prétendu s'être entretenu avec eux. Le moine lui aurait dit que la religieuse avait repoussé ses avances avec horreur et avait tenté de fuir. Furieux, il l'aurait tuée et enterrée. Il aurait ensuite demandé au voyant qu'on prie pour lui. La nonne aurait confirmé le récit.

Eglinton a affirmé que, du récit des deux protagonistes, il avait pu déduire que l'homme était un italien de 31 ans et la jeune fille une nommée Hortense Dupont tuée à l'âge de 23 ans. Tout cela se serait déroulé en 1498.

Il va de soi que les affirmations d'Eglinton n'ont jamais pu être vérifiées objectivement. La façade de la maison «Den nood Gods» est toujours visible au numéro 19 de la Spaniaardstraat

La dentelle de Bruges

Dame Barbara était veuve. Malgré un labeur acharné aux rouets, pour elle et ses enfants, c'était la misère. Un jour, Séréna, sa fille aînée, fit le vœu suivant : «Sainte Vierge, donnez-moi le moyen de secourir ma famille et je renonce aux joies et espérances de mon cœur.» Par un beau dimanche, Séréna s'en est allée se promener avec son ami Arnold qui était apprenti sculpteur. Alors qu'ils se reposaient sous un grand chêne, ils ont vu arriver une quantité incroyable d'araignées qui se sont mises sur la coiffe noire que la jeune fille avait posée sur le sol. De leur grouillement est né une toile représentant de gracieuses figures et des ornements délicats, puis elles ont disparu. Séréna a tout de suite pensé que ce que les araignées avaient fait avec du fil de la Vierge, elle pouvait le réaliser avec son fil à elle qui était si fin. Arnold a fait une sorte de châssis avec des branches d'arbres et elle a emmené la coiffe chez elle.

Mais faire la même chose que les araignées était difficile : les fils s'emmêlaient tout le temps. Arnold a alors eu l'idée de disposer un petit bout de bois au bout de chaque fil à entrecroiser. Le tour était joué : on avait inventé le fuseau.

Bientôt, de nombreuses dentelles ont vu le jour. Arnold faisait les dessins et Séréna les exécutait. Les sœurs de la jeune fille s'y sont mises à leur tour, on venait de loin pour voir leurs travaux qui se vendaient à bon prix. La prospérité est revenue dans la famille. Sur ces entrefaites, Arnold avait présenté son chef-d'œuvre et avait été reçu maître sculpteur dans la corporation. Il avait désormais un bel avenir devant lui, rien ne l'empêchait de demander sa belle en mariage, ce qu'il a fait.

Mais le vœu qu'elle avait fait liait la malheureuse !

Une année se passe. Au jour anniversaire du prodigieux événement, Séréna s'est rendue à l'endroit où il s'était produit et a prié la Vierge pour que son amoureux ne souffre plus. Soudain, des centaines d'araignées sont arrivées, se sont disposées à nouveau sur la coiffe noire de la jeune fille et se sont mises à l'ouvrage. Quand elles se sont dispersées, Séréna a pu voir qu'elles avaient représenté un bouquet de mariée ainsi que les mots : «Je te relève de ton vœu !»

Très heureuse, elle a mis Arnold au courant : la noce n'a plus tardé !

La maison aux six anges

Dans une petite maison vivait autrefois un couple modeste et leur fille. Un gentilhomme en est devenu amoureux et il a été payé en retour. Il a voulu faire sa demande en mariage aux parents, mais la jeune fille craignait qu'il soit dérangé par la modestie du logis. Elle a beaucoup prié, et Dieu lui est venu en aide. Un beau matin, le logis avait changé d'aspect. La fenêtre était remplacée par un vitrail et la façade était ornée d'une superbe poutre de chêne où étaient sculptés trois écussons que soutenaient six angelots. La maison était devenue cossue. Bientôt les noces ont été célébrées.

Notons que cette maison existe toujours au numéro 54 de la Schaarstraat. La fameuse poutre n'est cependant plus en place. Depuis la dernière restauration elle se trouve au château de Loppem, chez le baron Van Caloen.

Les couronnes dorées de l'hôtel de ville

Le roi de France Charles VII, qui ne devait sa couronne qu'aux exploits de Jeanne d'Arc, était surtout fort amateur d'aventures galantes. Il avait installé une belle dame dans un grand domaine appelé Conchy-le-Pot. Puis, il a obtenu les faveurs d'une autre dame du beau monde et a voulu l'installer dans le même domaine. Il va de soi que l'évincée a vu cela d'un fort mauvais œil. Elle s'est adressée aux tribunaux, mais pour les juges, devoir statuer contre ou pour le roi était fort délicat. Les grands du royaume commençaient à être mécontents de cette affaire. Les troubadours avaient fait à ce propos une chanson style corps de garde et dans laquelle on disait : «C'est ici qu'on chie le pot...» Aussi a-t-on décidé de la porter devant le magistrat de Bruges, qui était à cette époque un homme d'une grande sagesse. Celui-ci a statué que le propriétaire du domaine, le roi donc, avait parfaitement le droit d'en disposer à sa guise.

Charles VII était évidemment ravi. Aussi, en tant que suzerain du comté de Flandre, a-t-il pris l'ordonnance suivante : «Les cheminées par lesquelles passe l'haleine de ces hommes sages, méritent d'être couronnées».

Depuis lors, deux couronnes dorées brillent au-dessus des cheminées du Stadhuis.

Des choses utiles à savoir**Le Markt**

Les premières traces de ce qu'on nomme de nos jours le beffroi et qui comporte aussi les halles qui l'entourent sont difficiles à préciser : toutes les archives et comptes de la ville ont été détruits dans un incendie en 1280.

Il n'en reste pas moins qu'on date la première grande phase de construction aux environs de 1240. Cette réalisation a été compromise par l'incendie de 1280, dû à une révolte populaire. En 1291, la reconstruction était achevée.

La représentation la plus ancienne connue du bâtiment est constituée par une miniature dans la chronique de Froissart en 1469. Le beffroi y figure, il est rectangulaire et possède un toit en bois. Les halles sont encore peu importantes. De 1483 à 1487, une lanterne octogonale est bâtie, prolongée par une longue pointe essentiellement en bois. Le tout est surmonté d'un magnifique Saint Michel qui brandit une bannière en terrassant le dragon. Mais le 25 janvier 1493, la foudre tombe sur ce bel ensemble qui est une nouvelle fois détruit par le feu. Dans les années 1499-1501, un nouveau sommet est aménagé, orné d'un lion de cuivre.

Pendant ce temps, et jusqu'en 1565, les halles sont progressivement agrandies pour se présenter alors comme de nos jours.

Le beffroi est une nouvelle fois incendié en 1741. C'est depuis 1822 que la tour a son aspect définitif actuel.

Un autre bâtiment fort important sur le Markt est le gouvernement provincial. Il est néogothique et date du 19^{me} siècle. Sur son emplacement avait été construit en 1284 le Waterhalle, un entrepôt et comptoir de marchandises érigé au-dessus de la Reie, rivière qui débouchait dans le Zwin. Il occupait tout un côté du Markt, c'est à dire le gauche en regardant le beffroi. Il comportait deux étages. L'un, au niveau de l'eau, environ 5 mètres plus bas que le Markt de nos jours. Au-dessus, se trouvait un plancher de bois soutenu par une série de piliers érigés dans l'eau et qui étaient prolongés par des poutres de bois jusqu'au toit. Par une large porte dans la façade on entrait avec charrettes et chevaux pour accéder par un plan incliné au second, niveau où étaient entreposées les marchandises qui avaient été amenées par bateaux fluviaux jusqu'au cœur de la cité.

Le déclin économique de la ville a rendu le Waterhalle inutile. On en a commencé la démolition en 1786, malgré de nombreuses protestations.

Le palais provincial construit à sa place à partir de 1789 a été complètement détruit par un incendie le 20 février 1878. En 1887 le nouveau bâtiment du gouvernement provincial et la poste ont été construits sur les plans du célèbre architecte brugeois Delacenserie.

En face de ce complexe, on peut observer deux maisons qui méritent pleinement qu'on s'y attarde. A gauche de la Sint-Amandstraat qui partage en deux ce côté de la place, la maison Bouchoutte. C'est la plus ancienne de tout le markt, unique survivante authentiquement gothique, et qui a été il y a peu remarquablement restaurée à l'ancienne.

Sur la travée centrale de la façade est aménagé un cadran octogonal sur lequel une aiguille indique non pas l'heure mais la direction du vent. Ce dispositif date de 1682. On peut observer sur le toit une assez volumineuse boule cuivrée. Elle s'y trouve depuis 1839 et a servi à Adolphe Quetelet pour déterminer le méridien de Bruges.

Sur l'autre coin de cette même rue se trouve la maison Cranenburg. En 1305, elle était habitée par un épicier droguiste, Jacques Cranenburg. En 1488, elle appartenait à un marchand d'épices, Hendrik Nieuwlant. C'est là que Maximilien d'Autriche fut enfermé du 10 au 28 février ainsi qu'il est dit par ailleurs.

En 1822, le propriétaire a déjà procédé à la démolition d'une partie de la façade gothique. C'est en 1955-1956 qu'on a achevé le méfait en la remplaçant par la composition néogothique actuelle. Pour l'observateur attentif, il y a en effet plus qu'une nuance entre le néogothique du Cranenburg, lourd, compliqué, chargé, et celui du gouvernement provincial qui est lui de bon goût.

Il y aurait encore beaucoup à dire à propos du Markt, toutes ses maisons ayant une histoire, mais nous nous arrêterons ici, à l'essentiel.

Le Burg

Cette place se nomme ainsi parce que c'est là que Baudouin Bras de Fer a fait bâtir son château fort, burg en flamand.

Pendant longtemps, le Burg a été le siège de la puissance comtale et le Markt celui de la puissance communale qui, ainsi qu'on le sait, se sont, au cours des siècles, de multiples fois opposées ou encore alliées contre l'ennemi commun : le Français !

Si par hypothèse le spectateur se met sur cette place, face à l'hôtel de ville et à la hauteur de la rue qui mène, à droite, vers le Markt, nous pouvons lui faire faire le tour de cet intéressant endroit.

À gauche, nous avons un beau bâtiment classique, ancien siège du Palais de Justice. Construit en 1727 et restauré en 1910, il a été érigé sur l'emplacement de l'ancien Palais du Franc de 1440 et est toujours connu sous cette appellation de nos jours. Au bout de cette façade, dans le coin, une porte appelle le visiteur à aller admirer la fameuse cheminée du Franc. En marbre noir et albâtre, elle est surmontée d'une superbe partie en bois sculpté, à la gloire de Charles-Quint, et qui a été exécutée pour commémorer la bataille de Pavie en 1525. Son style représente une transition entre le gothique et la renaissance. Nous ne nous attarderons pas davantage à une description assez vaine de cet authentique chef-d'œuvre qu'il ne faut rater à aucun prix.

Plus à droite, et séparé de l'hôtel de ville par une ruelle, se trouve l'ancien greffe criminel. C'est le plus bel édifice renaissance de Bruges : il date de 1535. C'était le greffe du tribunal criminel de la ville, qui a été supprimé par les Français de la révolution. Les statues de bronze doré qui agrémentent ses superstructures datent de 1884 et à notre avis, alourdissent la façade.

La ruelle se nomme rue de l'âne aveugle ; il semblerait que plus personne ne sache l'origine de cette étrange appellation.

L'hôtel de ville, le stadhuis, est un remarquable édifice gothique de seconde période. Il a été construit sur l'ancien emplacement de la maison des otages (gieselhuus) remplacée elle-même par la maison échevinale (scepenhuus) en 1280. La première pierre en a été posée par le comte Louis de Maele en 1376 ; il a été achevé en 1421. Les statues qui ornent la façade datent de 1856. Elles remplacent les originales qui, au nombre de 44, ont été brûlées sur le markt en 1792 par les révolutionnaires français comme étant des signes de l'oppression du peuple par la noblesse et le clergé !

À sa droite se trouve la basilique du Saint-Sang. Elle est en réalité à deux étages. L'inférieur est constitué par la chapelle Saint Basile, C'est un fort bel édifice roman, fondé par Thierry d'Alsace et consacré en 1150. Saccagée par les gueux au 16^{me} siècle, puis par les Français en 1792, elle a été chaque fois refaite à l'identique. La partie supérieure est gothique et abrite la fameuse relique. Sa décoration intérieure ainsi que les vitraux, datent au 19^{me} siècle et sont donc néogothiques.

Les autres édifices sur le flanc droit de la place sont sans intérêt.

Nous demandons maintenant au visiteur de faire demi-tour pour contempler l'horreur dont on a jugé utile de dépareiller ce bel ensemble : ce que les Brugeois appellent le car-wash du gouverneur. Datant de 2002, il s'agit d'une espèce de hangar ouvert à tous vents, en matériau synthétique, dont nul n'a jamais pu dire à quoi il sert et ce qu'il représente. On est en outre allé chercher pour cela un « créateur » japonais ! Il est situé devant la superbe grille empire qui ferme la résidence en style du même nom, du gouverneur de la province.

On voit ensuite une assez vaste surface arborée, puis, un hôtel moderne dont le caractère inesthétique est heureusement en partie masqué par la végétation. Nous nous demandons qui est le responsable de l'urbanisme qui a touché un substantiel pot-de-vin pour laisser faire cela en cet endroit. Sur ces deux espaces se trouvait la cathédrale Saint Donatien. Ses premières pierres étaient datées de 900. Elle aussi a été victime du vandalisme français en 1792. Démolie, ses éléments ont été vendus comme matériau de construction !

Le béguinage

Précisons d'abord ce qu'est une béguine. Il faut savoir avant tout que durant la première partie du moyen-âge, l'accès aux ordres religieux féminins est pratiquement réservé à la noblesse et à la haute bourgeoisie. C'est la cause de la naissance du mouvement des béguines. Il s'agissait de femmes pieuses, qui désiraient mener une vie de travail et de prières, et pratiquer la charité. Elles ne prononçaient pas de vœux définitifs et étaient parfaitement libres de retourner dans la société quand elles le voulaient. Le mouvement naît en fin du 12^{me} siècle et s'étend rapidement. Le pape Honoré III le reconnaît en 1216 en tant que communauté religieuse indépendante. Chaque béguinage est en même temps une unité économique qui vit de ses moyens propres et de son travail.

Le béguinage de Bruges est fondé en 1244 et porte depuis le nom de «Ten Wijngaarde» (la Vigne) qu'il a encore de nos jours. En 1245, l'évêque de Tournai et la comtesse de Flandre l'élèvent en paroisse indépendante avec sa propre église. L'importance qu'il avait prise constituait en effet une trop lourde charge pour le clergé de la paroisse locale.

En 1299, le roi de France Philippe le Bel, en tant que suzerain et qui désirait faire la pluie et le beau temps dans son fief flamand, retire le béguinage de Bruges de l'autorité de la magistrature de la ville et s'en réserve le contrôle.

Il va de soi que les guerres de religion ont fort touché notre béguinage, mais ses membres ont toujours tenu bon. Des coups sévères lui ont été portés au 18^{me} siècle par l'empereur Joseph II qui ne pouvait souffrir ce genre de communautés, puis par la révolution française qui l'a privé de ses biens et revenus. L'empereur Napoléon les lui a rendus en 1803.

Cependant, le mouvement des béguines a fini par s'éteindre sous l'influence de la modernité.

En 1922, le chanoine Hoornaert, curé du béguinage a voulu y faire revivre l'esprit de prière. Dès 1927, les premières aspirantes sont arrivées d'un peu partout en Europe. La communauté a été incorporée dans l'ordre de Saint Benoît. Elle est de nos jours active et nombreuse. Nous avons eu récemment l'occasion d'assister à un office religieux qui nous a permis d'en mesurer l'ampleur. De nombreuses autres villes flamandes possèdent un béguinage. Aucun n'a cette unité de style, ce caractère intime que lui donne la structure en enclos qu'il a conservée. Il faut aller le visiter en avril, alors que le jardin intérieur est entièrement fleuri de jonquilles.

Les sources de la puissance

La principale cause de prospérité brugeoise, au plan historique, est l'industrie du drap et ses activités connexes. Les quatre grandes corporations de la laine étaient les tisserands, les foulons, les tondeurs et les teinturiers⁶. Une multitude de métiers spécialisés gravitaient autour d'eux. Au sommet de sa prospérité, la ville comptait environ 50.000 artisans dans ces activités. Il y avait en outre les marchands et les courtiers qui organisaient le commerce international. Le drap brugeois, comme celui des autres villes flamandes d'ailleurs, s'exportait vers tous les pays d'Europe et de là vers la Russie et même jusqu'en Asie. Après la bataille des éperons d'or en 1302,

Philippe le Bel avait jeté l'embargo sur tous les tissus de Flandre. Sous la pression de son entourage, il a été contraint d'en organiser lui-même l'importation illégale !

Il va de soi que des fortunes considérables ont été bâties sur ces activités !

La conséquence de cette importante production est que la laine produite en pays flamand ne suffisait plus et que l'importation de marchandise anglaise est devenue indispensable : cela a pesé lourd durant longtemps, sur les prises de positions politiques.

6 Le foutage sert à resserrer les tissus de laine en les feutrant superficiellement, ce qui leur donne du corps ainsi que plus de moelleux et de douceur au toucher.

Les relations commerciales de Bruges étaient encore accrues par son affiliation à la puissante Hanse Teutonique dont les ramifications directes s'étendaient à l'Europe centrale et orientale et dont la zone d'action indirecte était beaucoup plus considérable encore. A l'origine construits pour l'importation de la laine, les vaisseaux de commerce ont vite cherché d'autres frets et d'autres destinations.

En 1219 déjà, Guillaume le Breton écrivait qu'on pouvait voir à Bruges : «les lingots d'or et d'argent ; les tissus des Phéniciens, des Chinois et des Cyclades ; les pelleteries de Hongrie, la graine pour la teinture et l'écarlate, les vins de Gascogne, le fer et d'autres métaux, les draps d'Angleterre.»⁷ En 1477, Philippe de Commynes, le célèbre chroniqueur, notait encore : «Bruges est un grand recueil de marchandise et de grande assemblée de nations étrangères, où par adventure se despesche plus de marchandise qu'en nulle autre ville d'Europe»

7 André Van den Abeele - op cit

Pour que toutes ces transactions puissent se réaliser, il faut un marché de change important. C'est le cas. La maison de la famille Van der Beurze, qui existe toujours et date de 1453, était un des lieux où se réunissaient volontiers les hommes d'affaires pour y réaliser de fructueuses transactions. Elle a donné son nom aux opérations de Bourse.

Arrivée au sommet de sa puissance économique et financière au bout de plusieurs siècles d'ascension régulière, Bruges va se mettre à décliner en fin du 15^{me} siècle.

Les guerres de religion et leur fatale conséquence, la scission des 17 provinces, vont accentuer le mouvement.

Bruges et les arts

La ville a connu de fort riches heures sur le plan artistique et créatif, non seulement lorsqu'elle était au sommet de sa richesse et de sa puissance économique, mais en d'autres temps également.

Pendant une période exceptionnelle de son histoire, Bruges a été la capitale de la peinture : depuis l'arrivée de Jan Van Eyck en 1430, jusqu'au décès de Hans Memlinck en 1494. C'est la célèbre période des primitifs flamands. Tous ceux qui en avaient les moyens, s'en procuraient des tableaux. «La cour du prince, la noblesse, les marchands et les banquiers, les abbayes, les églises, les corporations et les gildes de métiers rivalisaient dans cet engouement pour l'art.»⁸ Les ducs de Bourgogne étaient en outre de remarquables mécènes. Ce beau succès est dû en bonne part à Van Eyck qui a cherché et trouvé une nouvelle formule de peinture à l'huile qu'on a appelé plus tard le procédé brugeois.

Citons encore, à part ce très grand artiste, d'autres noms célèbres : Memlinck, Gérard David, Petrus Christus, Pierre Pourbus, Jean Prévost, Hugo Van der Goes et au début du 16^{me} siècle, Marcus Gerards et Pierre Claissins.

Les primitifs flamands ont fait école dans l'Europe entière.

Bruges a connu aussi deux miniaturistes de renommée universelle : Guillaume Vrelant et Philippe de Mazerolle.

8 André Van den Abeele - op cit

La tradition de la bonne peinture s'est maintenue aux 17^{me} et 18^{me} siècles, mais dans une moindre mesure et avec moins de renommée.

Bien que né à Dijon, le sculpteur Claus Sluter, son nom en atteste, est un Flamand ; il a beaucoup exercé son art à Bruges dans un style réaliste.

Au 12^{me} siècle, Philippe d'Alsace était le protecteur du chroniqueur et poète Chrétien de Troyes, qui serait reconnu plus tard comme le premier grand poète classique français. C'est dans cette langue qu'il s'exprime d'ailleurs. À peu près contemporain est Galbert de Bruges, clerc à la cour du comte, et qui a écrit un reportage passionnant sur le meurtre du comte Charles le Bon. Galbert écrit en latin d'église. Jacob Van Maerlant, au 13^{me} siècle, dont l'œuvre est considérable, a codifié par ses écrits la langue culturelle écrite de la région entre mer du Nord et Meuse, et ce à partir du parler de la région brugeoise. Il est donc le père du flamand littéraire.

Ces trois écrivains ont ouvert la voie à un foisonnement littéraire dans le quel Bruges joue un rôle considérable, même s'il n'a pas l'envergure de l'essor de la peinture.

Deux poètes sont à mentionner au 14^{me} siècle : Jan Moritoen et Jan Van Hulst. Gutenberg a eu à Bruges des émules dès le 15^{me} siècle. Un Anglais d'origine, Guillaume Caxton, un Brugeois de souche, Collard Mansion et un immigré breton, Jean Brito.

À partir du 15^{me} siècle, des Chambres de Rhétorique ont été ouvertes un peu partout dans nos régions : le meilleur y côtoyait le pire. Bruges peut s'enorgueillir d'avoir produit trois des plus éminents écrivains de cette période : Antoine de Roovere au 15^{me} siècle, Corneille Everaert et Eduard de Dene au 16^{me}.

Nous sautons maintenant trois siècles où rien d'important n'est à signaler en littérature, pour arriver au 19^{me} siècle qui a connu le plus illustre poète lyrique en néerlandais : Guido Gezelle. Né à Bruges en 1830, il y est devenu prêtre et y est décédé en 1899.

Son œuvre est fort vaste et d'une remarquable qualité. «Même si les habitants de la planète parlant le néerlandais ne forment qu'une petite minorité, ils peuvent se considérer comme privilégiés de pouvoir lire et comprendre dans toute son authenticité, l'œuvre de ce poète génial.»⁹

9 André Van den Abeele - op cit

Les maisons-dieu

Il s'agit de groupes de maisonnettes, parfois réunies en enclos, et destinées au départ à accueillir des nécessiteux de diverses espèces. Le donateur, toujours une personne privée, espérait probablement de la sorte s'assurer de la clémence divine. Il déterminait le statut de l'institution et précisait la catégorie des bénéficiaires.

Il en existe de fort nombreuses à Bruges. La plus ancienne est le Rooms Convent, dans la Katelijnestraat. Elle a été fondée par la famille De Ram en 1330. Elle était initialement destinée à des femmes pieuses et est devenue maison-dieu, ou godshuis au plein sens du terme au 15^{me} siècle.

Le plus récent enclos, à notre connaissance, est la godshuis De Croeser dans la Raamstraat. En 1911, le nommé De Ruysscher a légué à la ville la somme de 57.877,25 francs (1.434,74€) pour faire ériger des logements qui accueilleraient des couples de septuagénaires mariés. L'enclos compte 15 maisonnettes.

Avec la période révolutionnaire, les maisons-dieu ont connu des moments difficiles. Après 1831, le gouvernement belge a décidé qu'elles seraient dorénavant gérées par l'assistance publique, ancêtre du CPAS, qui de nos jours attribue ces logements selon des critères sévères et objectifs.

À l'origine, le confort est rudimentaire ; les toilettes ne sont pas dans les habitations mais dans la cour intérieure, au-dessus d'une fosse d'aisance. Actuellement, un vaste programme de modernisation est en cours afin d'attribuer à chaque bénéficiaire une surface d'habitation suffisante et un minimum de confort moderne.

Chaque enclos comporte une chapelle. Les plus connus d'entre eux, dont celui du Nieuwe Gentweg, figurent sur les circuits touristiques.

Le palais Gruuthuse

Et d'abord, qu'est-ce que cela veut dire ? Si on enlève l'accent local et qu'on coupe le mot en deux, on obtient gruit huis. Le gruit est un mélange d'épices et de plantes utilisé pour la préparation de la bière. À Bruges, la fourniture de ces aromates était une exclusivité de la famille Van der Aa. Au 14^{me} siècle, le gruit a été définitivement remplacé par le houblon. La famille a cependant conservé ses privilèges sous forme d'accises sur la bière, tant indigène qu'étrangère. Et lorsque à partir de 1425, l'actuel bâtiment a été construit, elle a pris le nom qu'on connaît encore de nos jours.

La façade qui longe la rue date cependant de 1909.

Au-dessus de la porte d'entrée du bâtiment principal, et dans un genre très château de la Loire, figure une statue équestre de Louis de Gruuthuse et sa devise : «Plus est en vous». Une des salles comporte une fenêtre qui donne sur le chœur de l'église Notre-Dame toute proche, ce qui permettait d'assister aux offices sans avoir à se déranger.

La famille a collaboré activement avec les ducs de Bourgogne.

Chassé du trône d'Angleterre par ses sujets, le roi Edouard IV trouva ici refuge du 13 janvier au 19 février 1471. En remerciement, il conféra à son hôte le titre de comte de Winchester. En 1624, la maison est devenue un mont-de-piété. Elle est actuellement un des musées les plus intéressants de Bruges et de fréquentes expositions y sont organisées.

Un mot pour terminer

Une ville ne se lit pas, elle se visite. C'est manifestement ce que se disent les fort nombreux touristes qui se promènent à Bruges en toutes saisons. Si une journée semble suffire pour en avoir une idée très superficielle, il faut de nombreuses années pour la connaître et l'apprécier pleinement.

Nous espérons avoir pour notre part contribué à donner au visiteur une base de connaissances qui l'aidera à apprécier cette très belle ville à sa juste valeur.